

VIRGILE - ÉNÉIDE, VI - EXTRAITS

Enée va consulter la Sibylle de Cumès.

Un antre fut taillé dans les rocs cuméens,
Où cent larges chemins, où cent portes conduisent :
De là les saints trépieds par cent voix nous instruisent.
Ils avancent ; soudain, pleine d'un saint transport :

« Il est temps, il est temps d'interroger le sort,
Le dieu vient, le dieu vient ; il m'agite, il me presse !
O Troyens, écoutez la voix de sa prêtresse !
C'est lui-même, c'est lui, je le sens, je le vois :
Devant la porte auguste ainsi tonne sa voix ».
Mais à son dieu déjà tous ses sens s'abandonnent ;
Ses cheveux, son regard, ses traits, se désordonnent ;
Son sein bat et se gonfle, et mugit de fureur :
Mais, lorsque de plus près le dieu parle à son coeur,
Alors son air, sa voix, n'ont rien d'une mortelle :
« Hâte-toi, fils des dieux ! qu'attends-tu donc ? dit-elle.
Quand commenceras-tu tes prières, tes vœux ?
Parle : c'est à ce prix que parleront mes dieux,
Et que s'ébranleront ces portes redoutables ».

Elle dit, et se tait. A ces sons formidables
Il frémit, il s'écrie : « O divin Apollon !
Toi, qu'attendrit toujours le malheur d'Ilion,
Qui des mains de Pâris perças le fier Achille ;
C'est toi, qui, par la main guidant mon cours docile,
A travers tant d'écueils et tant de vastes mers,
Dont l'humide ceinture embrasse l'univers,
Et les Syrtes brûlants des rives africaines,
Et des Massyliens les peuplades lointaines,
M'as conduit sur ces bords. Enfin un sort plus doux
Nous livre ces beaux lieux qui fuyaient devant nous :
Termine enfin ici les malheurs de Pergame !
Et vous, déesses, dieux, que le fer et la flamme
Ont enfin délivrés de ces fameux remparts,
Dont la gloire importune offensait vos regards,
Aplanissez pour nous la mer et les obstacles,
Dégagez, il est temps, la foi de nos oracles !
Et toi, sainte prêtresse, accorde-nous enfin
Ce que depuis longtemps m'accorde le Destin,
Et fixe en ces climats notre fortune errante !
Pour prix de ce bienfait ma main reconnaissante
Bâtira d'un beau marbre un somptueux séjour
A la reine des nuits, au dieu brillant du jour ;
De tes accents sacrés et de tes saints mystères,
Là, des hommes choisis seront dépositaires :
J'en fais ici le vœu. Mais aux vents indiscrets
Ne va pas confier tes éternels décrets,
Graver l'ordre des dieux sur la feuille mobile :
Parle, parle toi-même ! » Il dit, et la Sibylle
De son antre profond, terrible, l'oeil en feu,
Impatiente encor, lutte contre le dieu.

Plus elle se débat, et plus il la tourmente,
S'imprime dans son coeur, sur sa bouche écumante,
Façonne son maintien, ses paroles, ses traits,
Et lui souffle des sons dignes de ses décrets.
D'elles-mêmes alors les cent portes s'ouvrirent,
Et ces accents sacrés dans les airs retentirent :
« Fais taire tes frayeurs, chef d'illustres bannis ;
Oui, sur les flots enfin tes malheurs sont finis.
Mais que la terre encor te garde de tempêtes !
Oui, je les garantis tes illustres conquêtes :
Les Troyens obtiendront les champs de Latinus,

Mais à quel prix sanglant ils seront obtenus !
Je vois, je vois la guerre et le meurtre et la rage,
Et le Tibre effrayé regorgeant de carnage.
Là de Bellone encor tu verras le drapeau,
Un nouveau Simois, un Achille nouveau,
Né, comme le premier, du sang d'une déesse.
Là de Junon encor la haine vengeresse
Des Troyens dévoués suivra partout tes pas.
Contre elle quels secours n'imploreras-tu pas !
Vain espoir ! ton destin poursuit partout sa proie :
Une autre Hélène encor embrase une autre Troie ;
Ton malheur vient encor d'un hymen étranger.
Toi, conserve un coeur ferme au milieu du danger :
Un bonheur imprévu t'attend dans ta détresse,
Tes premiers défenseurs te viendront de la Grèce ».

Ainsi de l'antre saint la prophétique horreur
Trouble sur son trépied la prêtresse en fureur ;
Ainsi le dieu terrible, aiguillonnant son âme,
La perce de ses traits, l'embrase de sa flamme,
Répand sur ses discours sa sainte obscurité,
Et même en l'annonçant voile la vérité.
Enfin sa rage tombe, et son délire cesse.

Enée alors reprend : « O sublime prêtresse !
De mon triste avenir ces terribles tableaux,
Ces aspects menaçants, ne me sont pas nouveaux.
Cent fois, anticipant ma pénible carrière,
J'ai tout prévu ; mais vous, exaucez ma prière ;
**Puisque s'ouvre en ces lieux la porte de Pluton,
Que ce lac communique au sombre Phlégéthon,
Que d'un père chéri je revoie au moins l'ombre :
Vous-même guidez-moi dans cet abîme sombre.**»

La Sibylle accepte de le guider aux Enfers, mais à condition qu'il trouve d'abord dans les bois un rameau d'or. Enée s'exécute, et aidé par sa mère Vénus, il trouve le rameau et le ramène à la sibylle. Tous deux alors se mettent en marche vers les demeures souterraines.

Tristes divinités du gouffre de Pluton !
Toi, lugubre Chaos ! et toi, noir Phlégéthon !
Permettez qu'un mortel de vos rives funèbres
Trouble le long silence et les vastes ténèbres,
Et sonde dans ses vers, noblement indiscrets,
L'abîme impénétrable où dorment vos secrets.

Tous les deux, s'avançant dans ces tristes royaumes
Habités par le vide, et peuplés de fantômes,
Marchaient à la lueur du crépuscule obscur :
Tel, lorsqu'un voile épais du ciel cache l'azur,
Au jour pâle et douteux qu'épargne un ciel avare,
Dans le fond des forêts le voyageur s'égare.
Devant le vestibule, aux portes des enfers,
Habitent les Soucis et les Regrets amers,
Et des Remords rongeurs l'escorte vengeresse ;
La pâle Maladie, et la triste Vieillesse ;
L'Indigence en lambeaux, l'inflexible Trépas,
Et le Sommeil son frère, et le dieu des Combats ;
Le Travail qui gémit, la Terreur qui frissonne,
Et la Faim qui frémit des conseils qu'elle donne ;
Et l'ivresse du Crime, et les Filles d'enfer,
Reposant leur fureur sur des couches de fer ;
Et la Discorde enfin, qui soufflant la tempête,
Tresse en festons sanglants les serpents de sa tête.
Au centre est un vieil orme où les fils du Sommeil,
Amoureux de la nuit, ennemis du Réveil,

Sans cesse variant leurs formes passagères,
Sont les hôtes légers de ses feuilles légères.
Là sont tous ces fléaux, tous ces monstres divers
Qui vont épouvanter l'air, la terre et les mers :
Géryon, de trois corps formant un corps énorme ;
Le Quadrupède humain, fier de sa double forme ;
L'Hydre, qui fait siffler cent aiguillons affreux ;
La Chimère, lançant des tourbillons de feux ;
Briarée aux cent bras, levant sa tête impie ;
Et l'horrible Gorgone, et l'avidie Harpie.
Enée allait sur eux fondre le fer en main :
« Arrête ! tu ne vois qu'un simulacre vain.
Marchons, dit la prêtresse, et quittons ces lieux sombres :
Ce n'est pas aux héros à combattre des ombres ».

De là vers le Tartare un noir chemin conduit ;
Là l'Achéron bouillonne, et roulant à grand bruit,
Dans le Cocyte affreux vomit sa fange immonde.
L'effroyable Charon est nocher de cette onde.
D'un poil déjà blanchi mélangeant sa noirceur,
Sa barbe étale aux yeux son inculte épaisseur ;
Un noeud lie à son cou sa grossière parure.
Sa barque, qu'en roulant noircit la vague impure,
Va transportant les morts sur l'avare Achéron ;
Sans cesse il tend la voile ou plonge l'aviron.
Son air est rebutant, et de profondes rides
Ont creusé son vieux front de leurs sillons arides ;
Mais, à sa verte audace, à son oeil plein de feu,
On reconnaît d'abord la vieillesse d'un dieu.
D'innombrables essaims bordaient les rives sombres,
Des mères, des héros, aujourd'hui vaines ombres,
Les vierges que l'hymen attendait aux autels,
Des fils mis au bûcher sous les yeux paternels,
Plus pressés, plus nombreux que ces pâles feuillages
Sur qui l'hiver naissant prélude à ses ravages,
Ou que ce peuple ailé, qu'en de plus doux climats,
Exile par milliers le retour des frimas,
Ou qui, vers le printemps, aux rives paternelles,
Revole, et bat les airs de ses bruyantes ailes.
Tel, vers l'affreux nocher ils étendent les mains,
Implorant l'autre bord. Lui, dans ses fiers dédains,
Les admet à son gré dans la fatale barque,
Reçoit le pâtre obscur, repousse le monarque.

A cet aspect touchant, au tableau douloureux
Du concours empressé de tant de malheureux,
Le héros s'attendrit : « Prêtresse vénérable !
Pourquoi vers l'Achéron cette foule innombrable ?
Pourquoi de ces mortels, sur la rive entassés,
Les uns sont-ils reçus, les autres repoussés ?
Quel destin les soumet à ces lois inégales ?

- O prince ! devant vous sont les ondes fatales,
Le Cocyte terrible, et le Styx odieux,
Par qui jamais en vain n'osent jurer les dieux.
Ce vieillard, c'est Caron, leur nautonnier horrible,
Qui sur les flots grondants de cette onde terrible
Conduit son noir esquif. De ceux que vous voyez,
Les uns y sont admis, les autres renvoyés :
Les premiers ont reçu les funèbres hommages ;
Les autres, sans cercueil, ont vu les noirs rivages.
Tant qu'ils n'ont pas reçu les honneurs dûs aux morts,
Durant cent ans entiers ils errent sur ces bords ;
Enfin leur exil cesse, et leur troupe éplorée
Atteint au jour prescrit la rive désirée ».

Enée rencontre alors l'âme de son pilote Palinure, noyé tout récemment, et qui lui demande de lui accorder les honneurs funéraires pour pouvoir passer le fleuve. Enée le lui promet et continue sa route.

Cependant à grands pas s'avance le héros.
Le nocher, qui du Styx fendait alors les flots,
De loin le voit marcher vers la rive odieuse,
Et traverser du bois l'ombre silencieuse.

A l'aspect du guerrier, de son casque brillant,
Le terrible nocher, de colère bouillant,
Gourmande le héros, et de loin le menace :
« Qui que tu sois, dit-il, que veux-tu ? Quelle audace
Te présente à mes yeux contre l'ordre du sort ?
Arrête ! c'est ici l'empire de la mort ;
Nul n'y paraît vivant ; et de mon indulgence
Je me rappelle trop la triste expérience ;
Je me rappelle trop ce couple suborneur
Qui du lit de Pluton voulut souiller l'honneur.
D'Alcide ai-je oublié l'audace téméraire,
Qui, sous l'oeil de Pluton, s'empara de Cerbère,
L'arracha tout tremblant du palais des enfers,
Dompta sa triple tête, et le chargea de fers ? »

La prêtresse répond : « Bannissez vos alarmes,
Et voyez sans effroi ce guerrier et ses armes :
Pluton n'a rien à craindre, et le gardien des morts
D'aboîments éternels peut effrayer ces bords.
Que, sans craindre un rival, le roi de ces lieux sombres
Règne sur Proserpine ainsi que sur les ombres.
Fameux par ses vertus, fameux par ses exploits,
Enée est devant vous ; et, respectant vos droits,
A son père, habitant des fortunés bocages,
De l'amour filial il porte les hommages :
Si tant de piété ne peut vous émouvoir,
Voyez ce rameau d'or, et sachez son pouvoir ».

Il voit, il reconnaît ce précieux feuillage,
Que, depuis si longtemps n'a vu le noir rivage.
Il s'apaise, en grondant, s'avance au bord des flots,
En écarte la foule, et reçoit le héros.
Trop faible pour le poids, la nacelle fatale
Gémit, chancelle, et s'ouvre à la vague infernale.
Enfin sur l'autre rive, au bord fangeux des eaux,
Tous deux posent le pied parmi de noirs roseaux.

Là ce monstre à trois voix, l'effroyable **Cerbère**,
Sans cesse veille au fond de son affreux repaire :
Il les voit, il se lève et, déjà courroucés,
Tous ses hideux serpents sur son cou sont dressés,
La prêtresse, apaisant sa fureur rugissante,
Lui jette d'un gâteau l'amorce assoupissante.
Le monstre, tressaillant d'un avide transport,
Ouvre un triple gosier, le dévore, et s'endort ;
Et, dans son antre affreux, sa masse répandue,
Le remplit tout entier de sa vaste étendue.
Le héros part, le laisse en son hideux séjour,
Et s'éloigne des eaux qu'on passe sans retour.

Une fois passé le fleuve, Enée traverse un espace où sont regroupés tous les enfants morts en bas-âge. Puis il aperçoit le tribunal de Minos. En s'avançant encore, il arrive au champ des pleurs.

Le triste champ des pleurs se présente à leur vue.
Là ceux qui, sans goûter des plaisirs mutuels,

N'ont connu de l'amour que ses poisons cruels,
Dans des forêts de myrte, aux plus sombres retraites,
Vont nourrir de leurs coeurs les blessures secrètes :
Là le trépas n'a pu triompher de l'amour.
Là se voit rassemblé dans le même séjour
Tout ce qu'il eut de noble et ce qu'il eut d'infame,
Cette Evadné qui suit son époux dans la flamme ;
Phèdre, brûlant encor d'illégitimes feux ;
Procris, mourant des mains d'un époux malheureux ;
Et toi, qui te perdis par ton amour extrême,
Tendre Laodamie ! et Pasiphaé même.
Eriphyle à son tour montre aux yeux attendris
Les coups, les coups affreux que lui porta son fils ;
Cénis enfin, Cénis, tour à tour homme et femme,
Et tour à tour changeant et de sexe et de flamme.

**Triste et sanglante encor des traces du poignard,
Didon, au fond d'un bois, errait seule à l'écart.**
Comme on voit ou croit voir, sous des nuages sombres,
L'astre naissant des nuits poindre parmi les ombres,
Son fantôme léger apparaît au héros.
Il vient, il s'attendrit, pleure et lui dit ces mots :
« Est-ce vous que je vois ? ô reine malheureuse !
Elle est donc vraie, hélas ! cette nouvelle affreuse
Qui m'a dit votre mort et votre désespoir ?
Hélas ! et j'en suis cause, et n'ai pu le prévoir !
Non, je n'ai pu prévoir qu'un destin si sévère
Suivrait de votre amant la fuite involontaire.
Qu'il m'en coûtât de fuir des rivages si chers !
Oui, j'atteste les dieux, les astres, les enfers,
Que de ces même dieux, dont la loi souveraine
Entraîne ici mes pas dans la nuit souterraine,
L'ordre sacré, lui seul, put m'arracher à vous.
Arrêtez ! pourquoi rompre un entretien si doux ?
Laissez-moi prolonger cette douce entrevue ;
Pour vous pleurer encor mes yeux vous ont revue,
Et je vous entretiens pour la dernière fois ! »
Ainsi, mêlant de pleurs sa douloureuse voix,
Il parlait. Didon garde un farouche silence,
Se détourne en fureur de l'objet qui l'offense ;
Et ses yeux, d'où partaient des regards courroucés,
Demeurent vers la terre obstinément baissés :
Le marbre de Paros n'est pas plus inflexible.
Enfin elle s'échappe, et son âme sensible
Retourne au fond des bois, à ses douleurs si doux,
Jouer des tendres soins de son premier époux.
Le héros plaint tout bas sa triste destinée,
Et suit longtemps des yeux cette ombre infortunée.

*Enée avance encore, et croise à présent toutes les âmes des
guerriers morts pendant la guerre de Troie, en particulier le
troyen Déiphobe, avec lequel il discute longuement.*

L'Aurore au teint de rose avançait sa carrière ;
Déjà du temps prescrit fuyait l'heure dernière ;
Tous deux ils s'oubliaient dans ce doux entretien :

« C'est trop, dit la prêtresse au monarque troyen ;
Prince, l'heure s'envole, et vos regrets stériles
Consument un temps cher en larmes inutiles :
Avançons. C'est ici qu'en deux chemins divers
Se sépare, pour nous, la route des enfers.
**A gauche des tourments c'est le séjour barbare,
Le séjour des forfaits, l'inflexible Tartare ;
A droite est de Pluton le superbe palais :**
Là l'heureux Elysée étale ses attraits,
C'est là qu'il faut marcher. - O divine prêtresse !

Dit alors Déiphobe, excusez ma tendresse.
Je pars ; vous, prince illustre autant que généreux,
Adieu ; plaignez mon sort, et soyez plus heureux ».
Il dit, et dans la foule en pleurant se retire.

Enée alors regarde, et de ce sombre empire
A gauche il aperçoit le séjour odieux,
Que d'un triple rempart enfermèrent les dieux.
Autour le Phégéthon aux ondes turbulentes,
Roule d'affreux rochers dans ses vagues brillantes.
La porte inébranlable est digne de ces murs :
Vulcain la composa des métaux les plus durs.
Le diamant massif en colonnes s'élançe ;
Une tour jusqu'aux cieus lève son front immense ;
Les mortels conjurés, les dieux et Jupiter,
Attaqueraient en vain ses murailles de fer.
Devant le seuil fatal, terrible, menaçante,
Et retroussant les plis de sa robe sanglante,
Tisiphone bannit le sommeil de ses yeux ;
Jour et nuit elle veille aux vengeances des dieux.
De là partent des cris, des accents lamentables,
Le bruit affreux des fers traînés par les coupables,
Le sifflement des fouets dont l'air au loin gémit.

Le fils des dieux s'arrête, il écoute, il frémit :
« O prêtresse ! dit-il, quelles sont ces victimes ?
Qui prononça leur peine, et quels furent leurs crimes ?
Parlez, instruisez moi. - Prince religieux,
Répond-elle, gardez d'approcher de ces lieux.
La vertu doit de loin voir le séjour des vices ;
Mais je puis des méchants vous tracer les supplices :
Diane à sa prêtresse a tout dit, tout montré.
Rhadamanthe en ces lieux juge, absout à son gré :
Terrible, il interroge, il entend les coupables,
Les contraint d'avouer les forfaits exécrationnels
Qu'ils ont cachés dans l'ombre, et qu'au sein de la mort
Ne peut plus expier un stérile remords.
Tisiphone aussitôt, vengeresse des crimes,
Prend ses fouets, ses serpents, et poursuit ses victimes,
Tonne, frappe, redouble ; et, lassant ses fureurs,
Appelle à son secours ses effroyables soeurs ».

Elle parlait : soudain, avec un bruit terrible,
Sur ses gonds mugissants tourne la porte horrible ;
Elle s'ouvre : « Tu vois dans ce séjour de deuil
Quel monstre épouvantable en assiège le seuil.
Plus loin, s'enflant, dressant ses têtes menaçantes,
Une hydre ouvre à la fois ses cent meules béantes.
L'oeil n'ose envisager ses antres écumants.
**Enfin l'affreux Tartare et ses noirs fondements
Plongent plus bas encor que de leur nuit profonde
Il ne s'étend d'espace à la voûte du monde.**
Là, de leur chute horrible encore épouvantés,
Roulent ces fiers géants par la terre enfantés.
Là des fils d'Aloüs gisent les corps énormes ;
Ceux qui, fendant les airs de leurs têtes difformes,
Osèrent attenter aux demeures des dieux,
Et du trône éternel chasser le roi des cieus.
Là j'ai vu de ces dieux le rival sacrilège,
Qui, du foudre usurpant le divin privilège,
Pour arracher au peuple un criminel encens,
De quatre fiers coursiers aux pieds retentissants
Attelant un vain char dans l'Elide tremblante,
Une torche à la main y semait l'épouvante :
Insensé qui, du ciel prétendu souverain,
Par le bruit de son char et de son pont d'airain,
Du tonnerre imitait le bruit inimitable !

Mais Jupiter lança le foudre véritable,
 Et renversa, couvert d'un tourbillon de feu,
 Le char, et les coursiers, et la foudre, et le dieu.
 Son triomphe fut court, sa peine est éternelle.
 Là, plus coupable encore, est ce géant rebelle,
 Ce fameux **Tityus**, autre rival des dieux,
 De la terre étonnée enfant prodigieux :
 Par un coup de tonnerre aux enfers descendue,
 Sur neuf vastes arpents sa masse est étendue.

Un Vautour sur son coeur s'acharne incessamment,
 De sa faim éternelle éternel aliment ;
 Contre l'oiseau rongeur en vain sa rage gronde ;
 Il habite à jamais sa poitrine profonde ;
 Il périt pour renaître, il renaît pour souffrir ;
 Il joint l'horreur de vivre à l'horreur de mourir ;
 Et son coeur, immortel et fécond en tortures,
 Pour les rouvrir encor referme ses blessures.
 Rappellerai-je ici le superbe Ixion,
 Le fier Pirithoüs, et leur punition ?
 Sur eux pend à jamais, pour punir leur audace,
 D'un roc prêt à tomber l'éternelle menace ;
 Tantôt, pour irriter leur goût voluptueux,
 S'offrent des mets exquis et des lits somptueux :
 Vain espoir ! Des trois soeurs la plus impitoyable
 Est là, levant sa tête, et sa voix effroyable
 Leur défend de toucher à ces perfides mets,
 Qui les tentent toujours sans les nourrir jamais.
 Là sont ceux dont le coeur a pu haïr un frère ;
 Ceux dont la main impie ose outrager un père ;
 Ceux qui de leurs clients ont abusé la foi ;
 Celui qui, possédant, accumulant pour soi,
 Aux besoins d'un parent ferme son coeur barbare,
 Et seul couve des yeux son opulence avare.
 Ce nombre est infini. Vous nommerai-je ceux
 Qu'un amour adultère a brûlés de ses feux,
 Et ceux qui, se rangeant sous les drapeaux d'un traître,
 Désertent lâchement la cause de leur maître ?
 Chacun d'eux, dans les fers, attend son châtement,
 Et cette attente horrible est leur premier tourment,
 Ne me demandez pas les peines innombrables
 Que partage le ciel à tous ces misérables :
 A rouler un rocher l'un consume ses jours ;
 L'autre, toujours montant, et retombant toujours,
 Voyage avec sa roue. Un destin tout contraire
 De Thésée a puni l'audace téméraire ;
 De ses longues erreurs revenus désormais,
 Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais.
 C'est là son dernier trône : exemple épouvantable !
 Là sans cesse il redit d'une voix lamentable :
**« Par le destin cruel que j'éprouve en ces lieux,
 Apprenez, ô mortels ! à respecter les dieux ».**
 Ils ont leur place ici, ces lâches mercenaires,
 Qui vendent leur patrie à des lois étrangères.
 La peine suit de près ce père incestueux
 Qui jeta sur sa fille un oeil voluptueux,
 Et, jusque dans son lit, portant sa flamme impure,
 D'un horrible hyménée outragea la nature.
 Ils sont jugés ici tous ces juges sans foi,
 Qui de l'intérêt seul reconnaissent la loi,
 Qui mettant la justice à d'infames enchères,
 Dictaient et rétractaient leurs arrêts mercenaires,
 Et de qui la balance, inclinant à leur choix,
 Corrompit la justice, et fit mentir les lois ;
 Tous ces profanateurs des liens légitimes,
 Tout ce qui est coupable, et jouit de ses crimes.
 Non, quand j'aurais cent voix, je ne pourrais jamais
 Dire tous ces tourments, compter tous ces forfaits.

Mais c'est trop de discours ; ranime ton courage,
 Suis-moi : je vois d'ici ce magnifique ouvrage,
 Ce palais de Pluton, noble rival des cieux,
 Et du dieu de Lemnos chef-d'oeuvre audacieux.
 Voici bientôt la porte où la branche divine
 Doit par sa riche offrande apaiser Proserpine ».

Elle dit : et tous deux, par des sentiers obscurs,
 Ils poursuivent leur route, et marchent vers ces murs.
 Le héros, le premier, touche au bout de sa course,
 Se baigne en des flots purs, tout récents de leur source,
 Et suspend son hommage au palais de Pluton.
 Ils avancent : au lieu de l'ardent Phlégéthon
 Et des rocs que roulait son onde impétueuse,
**Des vergers odorants l'ombre voluptueuse,
 Les prés délicieux et les bocages frais,
 Tout dit : voici les lieux de l'éternelle paix !**
 Ces beaux lieux ont leur ciel, leur soleil, leurs étoiles.
 Là de plus douces nuits éclaircissent leurs voiles ;
 Là pour favoriser ces douces régions,
 Vous diriez que le ciel a choisi ses rayons.
 Tantôt ce peuple heureux, sur les herbes naissantes,
 Exerce, en se jouant, des luttes innocentes ;
 Tantôt leurs pieds légers sur de riants gazons,
 Bondissent en cadence au doux bruit des chansons ;
 D'autres touchent la lyre ; à leur tête est **Orphée**,
 Tel qu'il charma jadis les sommets du Riphée.
 Son luth harmonieux, qu'accompagne sa voix,
 Ou frémit sous l'archet, ou parle sous ses doigts.
 L'oeil suit les plis mouvants de sa robe flottante,
 L'oreille est suspendue à sa lyre touchante,
 Et, sur sept fils divins où résonnent sept tons,
 Son doigt léger parcourt l'intervalle des sons.
 Là brillent réunis, dans des scènes champêtres,
 Les héros des Troyens, leurs princes, leurs ancêtres ;
 Tous, conservant les goûts dont ils furent épris,
 Dans ce séjour de paix offrent aux yeux surpris
 Des ombres retraçant les scènes de la guerre.
 Ici des javelots enfoncés dans la terre ;
 Là des coursiers sur l'herbe errant paisiblement ;
 Des armes et des chars le noble amusement,
 Ont suivi ces guerriers sur cet heureux rivage,
 Et de la vie encore ils embrassent l'image,
 Du tranquille bonheur qui règne dans ces lieux
 Une scène plus douce attire encor ses yeux.
 Plusieurs, couchés en paix sur l'épaisseur des herbes
 Où l'Eridan divin roule ses eaux superbes,
 Sous l'ombrage odorant des lauriers toujours verts,
 Joignent leur douce voix au doux charme des vers.
 Là règnent les vertus ; là sont ces coeurs sublimes,
 Héros de la patrie ou ses nobles victimes ;
 Les prêtres qui n'ont point profané les autels ;
 Ceux dont les chants divins instruisaient les mortels ;
 Ceux dont l'humanité n'a point pleuré la gloire ;
 Ceux qui, par des bienfaits, vivent dans la mémoire,
 Et ceux qui, de nos arts utiles inventeurs,
 Ont défriché la vie et cultivé les moeurs.
 De festons d'un blanc pur leurs têtes se couronnent ;
 Avec eux est Musée, en cercle ils l'entourent.
 Il les domine tous d'un front majestueux.

La Sybille l'aborde : « O chantre vertueux,
 Qui charmas les humains, la terre et l'Elysée,
 De grâce, apprenez-moi, vénérable Musée,
 Où d'Anchise est fixé le paisible séjour ?
 C'est pour lui qu'exilés de l'empire du jour,
 Nous avons des enfers franchi les rives sombres.

- Nul espace marqué n'enferme ici les ombres,
Dit le vieillard ; le sort abandonne à leur choix
Ces coteaux enchantés, ces ruisseaux et ces bois,
Mais suivez-moi, venez ; sur ce coteau tranquille
Je conduirai vos pas ; le chemin est facile».
Après avoir de loin contemplé ces beaux lieux,
Dont Anchise foulait les prés délicieux,

Ils descendent : **Anchise, au fond de ces bocages,
De ses neveux futurs contemplait les images ;**
D'un regard paternel il fixait tour à tour
Ce peuple de héros qui doivent naître un jour ;
Il remarquait déjà les moeurs, les caractères,
Les vertus, les exploits des enfants et des pères.
Son fils sur les gazons vers lui marche à grands pas ;
Anchise, plein de joie, accourt, lui tend les bras ;
Et l'oeil baigné de pleurs, d'une voix défaillante :

«Te voilà donc ! dit-il ; ta tendresse constante
A donc tout surmonté ! je puis donc, ô mon fils !
Oùir ta douce voix, fixer tes traits chéris !
Hélas ! en t'espérant dans ces belles demeures,
Mon amour mesurait et les jours et les heures,
Il ne m'a point trompé ; mais que de maux divers,
O mon fils ! t'ont suivi sur la terre et les mers !
Combien j'ai craint surtout le séjour de Carthage !

- O mon père ! c'est vous, c'est votre triste image
Qui, de tous les devoirs m'imposant le plus doux,
Du séjour des vivants m'a conduit près de vous.
Pour moi, pour mes vaisseaux, bannissez vos alarmes.
Donnez-moi cette main ; que je goûte les charmes
D'un entretien si doux. Ah ! ne m'en privez pas :
Laissez-moi vous tenir, vous presser dans mes bras !
De ce dernier adieu ne m'ôtez point les charmes !»

Il dit, et de ses yeux laisse tomber des larmes ;
Trois fois, pour le saisir, fait de tendres efforts,
Trois fois l'ombre divine échappe à ses transports,
Tel fuit le vent léger, tel s'évapore un songe.
Cependant du héros l'oeil avide se plonge
Au fond d'un bois profond, plein de verts arbrisseaux
Dont le doux bruit s'accorde au doux bruit des ruisseaux,
Le Léthé baigne en paix ces rives bocagères,
Là des peuples futurs sont les ombres légères,
Tel aux premiers beaux jours un innombrable essaim
Sort, vole autour des fleurs, se pose sur leur sein ;
Dans les airs, sur les eaux, le peuple ailé bourdonne,
Et de leur vol bruyant la plaine au loin résonne.
Le héros veut savoir quels sont ces lieux si beaux,
Quels peuples ont couvert ces rives, ces coteaux.
«Mon fils, dit le vieillard, tu vois ici paraître
Ceux qui dans d'autres corps un jour doivent renaître,
Mais, avant l'autre vie, avant ces durs travaux,
Ils cherchent du Léthé les impassibles eaux,
Et dans le long sommeil des passions humaines
Boivent l'heureux oubli de leurs premières peines.
Dès longtemps je voulais à ton oeil enchanté
Montrer ce grand tableau de ma postérité ;
De ses brillants destins ton âme enorgueillie
S'applaudira d'avoir abordé l'Italie».

Alors, le coeur encor tout rempli de ses maux :
«O mon père ! est-il vrai que, dans des corps nouveaux,
De sa prison grossière une fois dégagée,
L'âme, ce feu si pur, veuille être replongée ?
Ne lui souvient-il plus de ses longues douleurs ?

Tout le Léthé peut-il suffire à ses malheurs ?

- **Mon fils, dit le vieillard, dans leur source profonde
Tu vas lire avec moi ces grands secrets du monde.**

Ecoute-moi : d'abord une source de feux,
Comme un fleuve éternel répandue en tous lieux,
De sa flamme invisible échauffant la matière,
Jadis versa la vie à la nature entière,
Alluma le soleil et les astres divers,
Descendit sous les eaux, et nagea dans les airs :
Chacun de cette flamme obtient une étincelle.
C'est cet esprit divin, cette âme universelle,
Qui, d'un souffle de vie animant tous les corps,
De ce vaste univers fait mouvoir les ressorts,
Qui remplit, qui nourrit de sa flamme féconde
Tout ce qui vit dans l'air, sur la terre et sous l'onde.
De la Divinité ce rayon précieux,
En sortant de sa source, est pur comme les cieux.
Mais, s'il vient habiter dans des corps périssables,
Alors, dénaturant ses traits méconnaissables,
Le terrestre séjour le tient emprisonné :
Alors des passions le souffle empoisonné
Corrompt sa pure essence ; alors l'âme flétrie
Atteste son exil, et dément sa patrie.
Même, quand cet esprit, captif, dégénéré,
A quitté sa prison, du vice invétééré
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre ;
Longtemps il en retient l'empreinte opiniâtre,
Et, de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.
De ces âmes alors commencent les tortures ;
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures ;
Les autres s'épurer dans les brasiers ardents ;
Et d'autres dans les airs sont le jouet des vents.
Enfin chacun revient, sans remords et sans vice,
De ces bois innocents savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens :
Il faut, pour être admis aux champs élysiens,
Qu'achevant mille fois sa brillante carrière,
Le soleil à leurs vœux ouvre enfin la barrière.
Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.
L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
Et du rayon divin purifié les flammes,
Un dieu vers le Léthé conduit toutes ces âmes ;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux...»

Il dit ; et, devant Enée et la prêtresse,
De ce peuple bruyant il a fendu la presse ;
**De là gagne un coteau, d'où leurs yeux satisfaits
De ses neveux futurs distinguent tous les traits.**
«Tu vois, dit le vieillard, dans ces ombres légères
Les héros renommés dont nous serons les pères ;
Ces princes, que les chefs du peuple ausonien
Se plairont à former de leur sang et du mien.

*Suit l'évocation de tous les descendants d'Enée : ce sont les
héros qui vont écrire la glorieuse histoire de Rome.*

Contemple avec orgueil une race aussi belle,
Et dans ses petits-fils embrasse autant de dieux,
Tous buvant le nectar, tous habitants des cieux.
Tourne les yeux : ce peuple où tes destins prétendent,
Ces fiers Romains, regarde, ils sont là qui t'attendent ;
Voilà César, voilà ces héros triomphants,
Du noble sang d'Iule innombrables enfants.
Mais celui que le ciel promet par cent oracles,

Pour qui seront les dieux prodigues de miracles,
Le second des Césars, le premier des humains,
C'est Auguste, c'est lui, dont les puissantes mains
Rendront au Latium, heureux par son génie,
Ce brillant âge d'or de l'antique Ausonie ;
Et le noir Garamante, et l'Africain brûlant,
Et l'Atlas qui soutient le ciel étincelant,
Les lieux où le jour meurt, où l'aurore commence,
Ajoutent leur empire à son empire immense ;
Et son char, loin du cercle où Phébus fait son tour,
Atteindra des climats que n'atteint pas le jour.
Déjà, de l'avenir perçant la nuit profonde,
Les oracles sacrés le promettent au monde.
Déjà les froides mers des peuples caspiens,
Et les vastes marais des champs méotiens,
Et le Nil aux sept bras, dont l'Egypte se vante,
Au bruit de ce grand nom frémissent d'épouvante.
Non, Hercule, vainqueur de ses fameux rivaux,
Dont la terre vengée admira les travaux,
Hercule triomphant du monstre d'Erymanthe,
Qui de Lerne à ses pieds foula l'hydre écumante,
Dont la flèche atteignit la biche aux pieds d'airain ;
Non, le dieu de Nysa, qui sut plier au frein
Des tigres asservis à ses mains souveraines,
Qui, de festons de pampre entrelaçant leurs rênes,
Jusqu'aux portes du jour a fait voler son char,
N'ont point vu tant de lieux qu'en a conquis César.
Le monde nous attend, et ton grand coeur balance !
Et l'Ausonie encor n'est pas sous ta puissance !

Suivent encore d'autres héros de la République.

Ainsi tous deux erraient aux bois élysiens,
Tels tous deux parcouraient ces champs aériens.
Quand les grandeurs de Rome et toutes ses merveilles
Du héros des Troyens ont charmé les oreilles,
Et rempli tout son coeur de ses nobles destins,
Anchise offre à ses yeux les rivages latins ;
Les peuples, les combats, les assauts qui l'attendent ;
Ce que le sort, les dieux et sa gloire demandent.
Deux portes du sommeil, deux passages divers,
Aux songes voltigeants s'ouvrent dans les enfers :
L'une, resplendissante au sein de l'ombre noire,
Est formée avec art d'un pur et blanc ivoire ;
Par là montent vers nous tous ces rêves légers,
Des erreurs de la nuit prestiges mensongers :
L'autre est faite de corne, et du sein des lieux sombres
Elle donne passage aux véritables ombres.
Tel Anchise longtemps par de sages avis
Se plaît à diriger la prêtresse et son fils ;
Ainsi, le coeur rempli de sa future gloire,
Le héros part, et sort par la porte d'ivoire.
Pensif, et méditant ces nobles entretiens,
Il marche, et va trouver sa flotte et les Troyens.
La voile est déployée ; et, sans quitter la plage,
De Caiète bientôt il touche le rivage :
L'ancre tombe ; et, des vents défiant les assauts,
Ses nefes le long du bord reposent sur les eaux.

Traduction de l'abbé Delille